

# Istanbul

**Mahir Guven**



## Dans les bras d'Istanbul

**N**'essayez pas de visiter Istanbul, ne tentez pas d'y vivre, ni d'écrire à son sujet ou de la filmer, Istanbul est une ville qui s'épouse, et qui vous épouse. Il faut croire qu'Istanbul est une histoire d'amour. Alors, si l'idée de tenter une aventure à son bras vous traverse, restez comme vous êtes, laissez parler le cœur, laissez-la vous plaquer contre elle et vous embrasser à pleine bouche. Soyez confiant, jamais au grand jamais Istanbul ne vous abandonnera.

Elle n'a pas besoin de le claironner, sa mélodie est portée par les vagues, loin au-delà de l'horizon. De Vancouver à Pékin, 20 millions de voyageurs lui ont rendu visite l'année dernière, et 15 millions de conquérants y ont installé leurs vies depuis un siècle. Ils n'étaient encore que 1 million de Stambouliotes quand quelques heures de marche suffisaient à l'enjamber. Aujourd'hui, un bon marcheur s'épuiserait deux longues journées pour venir à bout des soixante-dix kilomètres de cette géante. Et cela reste de la théorie, car en pratique, les immeubles, les centres commerciaux, les mosquées, les entreprises

et la mer vous accompagnent sur cent cinquante kilomètres : cette ville, trois fois capitale d'empires, écrit une nouvelle page de son histoire, elle est devenue une mégalopole, et depuis trois mille ans, elle change sans arrêt. On peut compter autant d'Istanbul que de périodes historiques dans la région, tout comme on peut compter autant d'Istanbul que de voyageurs qui la visitent. Istanbul se métamorphose pour eux et les métamorphose au passage.

Depuis 1999, j'ai connu trois, peut-être quatre Istanbul. La première fois, j'avais 13 ans, et elle m'a volé un premier baiser au milieu d'un chaos, à la gare routière d'Esenler, une sorte de mastodonte de béton posé au bord du périphérique de la rive européenne. Je débarque alors dans une fourmilière, une tour de Babel où résonnent tous les accents que l'on peut entendre en Turquie : le kurde du Sud-Est qui saccade les phrases, le *laze* qui coupe les mots avant la dernière syllabe, ou encore le *konyalı* qui transporte à l'époque ottomane avec ses mots roucoullants. À Esenler, des dizaines et des dizaines de compagnies proposent de partir en lune de miel vers l'une des quatre-vingt et une provinces de Turquie. Devant les agences, les employés en costume crient les prochains départs à la foule, à tous ces gens qui ont fui quelque chose : les jeunes appelés au service militaire, les femmes divorcées, les femmes qu'on a tenté de marier de force, les bandits en cavale, les grands-mères rendant visite aux petits-enfants, les immigrés de l'intérieur qui tentent leur chance dans la

capitale économique, les jeunes bourgeois échappant aux ambitions familiales, les étudiants cherchant à oublier leurs profs en vacances, les Européens en sac à dos et en quête d'aventure, ainsi que moi et mon oncle Ahmet, 37 ans, mon âge aujourd'hui, un gros moustachu que je ne connaissais alors que depuis une quinzaine d'heures, d'après quelques photos, et une dizaine de courtes conversations téléphoniques.

Il fait nuit, nous avons roulé toute la journée à bord d'un immense car chic, presque cent passagers, très courant en Turquie. Dans ce pays, comme en Amérique du Nord, on a oublié les bienfaits du rail et des trains après la Seconde Guerre mondiale. Alors, on roule de ville en ville, de nuit, de jour, toujours durant de longues heures. Le chauffeur s'arrête aux aires de pause, certaines sont devenues cultes, comme celle de Susurluk, dont les toasts au fromage et au *sucuk*<sup>1</sup> font saliver la moitié du pays.

Dans les allées de cette gare, mon oncle navigue en pilote automatique, il est guidé par ses pieds, marche vite, je le suis en tirant ma grosse valise à travers l'es-saim de voyageurs, perdu, sonné par les treize heures de car à travers des routes montagneuses, l'estomac vide et en vrac. Mon oncle Ahmet l'a bien compris.

— Mon ami Berkay Chewing-Gum du service militaire tient un snack juste là.

Oubliez les sandwiches au pain de mie javellisé et sous plastique que l'on achète à la va-vite dans les

---

1. Un saucisson de bœuf épicé que l'on fait griller.

gares. Chez Berkay, comme dans tous les snacks autour de sa boutique, on réussit un moment de sa vie grâce à de tendres brochettes marinées au citron et au paprika, cuites au feu de bois, roulées dans une galette et escortées par des crudités. Une fois assis, place au spectacle envoûtant d'un cuisinier qui fait danser ses brochettes sur les braises tout en couvrant d'une voix rauque les mélodies arabesques crachées par la radio, sans jamais ralentir le rythme de mastication de son chewing-gum. Pas besoin d'être Einstein pour le comprendre, il y est accro, c'est la raison de son surnom.

Assis sur des petits tabourets, on avale les sandwiches à toute vitesse en manquant de se croquer les phalanges. À peine terminé, mon oncle s'adosse au mur et lâche un petit « Orrhh ! Ça fait du bien », avant de souffler un rot silencieux. On aurait dit un gros bébé moustachu de 37 ans. La scène ne m'a pas étonné, les « tontons » immigrés en France étaient du même acabit. En me rappelant cette scène, je mesure à quel point j'ai tenté de m'éloigner de ce monde, j'ai essayé de ne pas ressembler à mes oncles, pour finalement devenir exactement comme eux. Ce type qui doit souffler le trop d'air après avoir déglingué son assiette. C'est une part de l'héritage que j'ai reçu de ce pays, on y rote un peu plus tranquille, en se souciant un peu moins de la vulgarité du geste. Disons qu'il est acceptable dans certaines circonstances, quand on « crève la dalle » par exemple. Si vous voulez essayer, il y a une bonne manière de faire, pas d'effluves sonores, de cris d'animaux ou d'ogres, mais de la

discrétion, plutôt la main devant la bouche, le regard bas, montrez que vous vous soulagez, que vous posez un point final à votre kif, et personne ne vous en tiendra rigueur. Voilà, maintenant que vous êtes en Turquie, oubliez Nadine de Rothschild, lâchez-vous et vivez au gré du vent.

Aux quatre coins du pays, vous trouverez ce genre de petits établissements. Des « restaurants populaires » qu'il ne faut surtout pas juger à « l'allure » mais à l'assiette. C'est le cœur qui parle, l'expérience, on y mange très bien, sans y laisser sa bourse, car on y fait simple, on y fait à la turque, et tout l'esprit du pays peut s'y résumer : prendre le chemin le plus court vers le plaisir, des produits frais, bons, quelques épices, du pain échappé du four, un peu d'huile d'olive de la grand-tante, et vous voilà en train de lâcher votre « Orrhh » sur un tabouret.

Les Turcs ne rigolent pas avec les arts de la table, la bouffe, le *yemek*<sup>2</sup>. Chaque manière de manger possède son rituel : c'est un sacrilège de bricoler un casse-croûte avec du pain même un peu rassis, tout comme on s'abstient d'inviter à dîner sa belle-famille avec un simple *kuru fasulye*<sup>3</sup> même s'il est délicieux. Plus qu'une question de fierté, c'est une question d'honneur. Et si vous leur parlez de fast-food ou de street-food de « qualité », vous comprendrez à leur léger rictus qu'il est inutile de

---

2. « Manger » en turc.

3. Sorte de cassoulet, un plat populaire et familial, dans le sens où on le mange quotidiennement.

poursuivre ce bavardage. Il n'y a pas à conceptualiser ce qu'est une table. Un repas, c'est ça, et ça ne peut être que comme ça : abondant, coloré, chaleureux, épicé, en

☞ **En Turquie,  
personne ne mange  
pour vivre, tout  
le monde vit pour  
manger** ☞

sauce et en légumes. En Turquie, personne ne mange pour vivre, tout le monde vit pour manger. La vérité est dans l'assiette, dans la sincérité avec laquelle on la prépare, dans la franchise de sa dégustation. Vous êtes donc

prévenu, charge à vous de ne pas devenir un voyageur ennuyeux car méfiant.

Revenons à la gare. Le quartier d'Esenler était à l'époque presque à l'extérieur de la ville. Pour rejoindre la maison de mes grands-parents, il fallait s'asseoir dans un taxi pendant quarante-cinq minutes. Ou prendre trois bus. Converti en temps, cela signifiait deux heures. Ce premier soir, mon oncle, digne vendeur de roulements à billes au portefeuille mince, s'autorise à brûler un billet pour nous embarquer dans un taxi. Une question d'hospitalité : son neveu débarque d'Europe pour la première fois, il faut l'accueillir en grande pompe.

Pas de ceinture dans cette Renault 12<sup>4</sup> flambant neuve, et dès les premières secondes, je quitte le

---

4. Les passionnés d'automobile remarqueront que la Renault 12 a cessé d'être commercialisée au début des années 1980 en France. En Turquie, elle a été vendue et même produite jusqu'au début des années 2000, dans l'usine Oyak-Renault de Bursa, où travaillent sept mille personnes.

monde réel pour atterrir dans un jeu vidéo : pneus qui crissent, coups de volant, insultes légères, le chauffeur s'est probablement échappé d'un asile psychiatrique. Après quelques jours, je découvre que tous les chauffeurs de cette ville se sont échappés d'un gigantesque asile, ou plus sérieusement qu'ils ont été des conducteurs ordinaires contraints de s'adapter à une ville en pleine mutation, aux infrastructures inadaptées à sa croissance anarchique, et où le klaxon et le coup de volant sont les seules armes pour survivre. Vingt-cinq ans plus tard, je mesure à quel point les Stambouliotes ont vécu une révolution urbaine : Esenler est à présent à peine en bordure des quartiers centraux de la ville, accessible en vingt minutes de métro depuis le quartier historique de Sultanahmet, et si Berkay Chewing-Gum a revendu sa boutique, il est probablement millionnaire.

Pour l'heure, on rembobine, nous sommes dans le taxi durant l'été de mes 13 ans et nous voici à Yedikule, en français « les sept tours ». Ici démarre l'histoire d'Istanbul avec un grand H, quand le monde entier l'appelait Byzance. À ma droite, la muraille de Théodose, les restes du système de défense de la ville, utilisés de l'époque antique jusqu'à la fin du Moyen Âge. Une construction de huit kilomètres entre le Bosphore et son bras de mer, la « Corne d'Or », qui a résisté mille ans à toutes sortes d'envahisseurs avant de céder face aux Ottomans.

La légende affirme que la ville a été fondée par Byzas, fils de Poséidon, au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère.



Elle est alors l'une des nombreuses colonies grecques, installée sur un site exceptionnel, une pointe en triangle ou un nez, protégée sur deux de ses côtés par la mer, le détroit du Bosphore et le bras de mer de la Corne d'Or – *Haliç*, qui lui offre par ailleurs de l'eau douce en abondance. D'un point de vue défensif, il suffit de construire une muraille sur le troisième côté du triangle pour se protéger. Cet emplacement privilégié permet aussi de contrôler le passage des bateaux, et donc le commerce entre la mer Noire et la Méditerranée, une source considérable de revenus. Fortes de ces atouts, les villes d'Athènes et de Sparte vont tour à tour en prendre le contrôle, elle passera entre les mains du Perse Darius le Grand, subira une razzia gauloise, avant d'être greffée à l'Empire romain quand il s'emparera du monde grec. En 324, l'empereur Constantin, soucieux de recentrer son empire, ordonne d'embellir cette cité grecque pour y établir une résidence digne de Rome. Dans un geste mégalomane typiquement romain, il la renomme à sa gloire, Constantinopoli, la ville de Constantin, tout en la désignant nouvelle Rome.

Il me semble que dans une grande partie de l'Europe, on enseigne que le monde romain s'est effondré au V<sup>e</sup> siècle. En Turquie, en Grèce, en Russie et dans le monde slave, on apprend qu'il a subsisté pendant dix siècles dans l'Est méditerranéen. Un empire toujours debout, puissant, à tel point qu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, alors qu'on parle de l'Empire romain d'Occident au passé, les Orientaux vont parvenir à reconquérir l'Italie, le sud de l'Hispanie et l'Afrique du Nord,

avant de devoir reculer, attaqués de toutes parts, et surtout affaiblis par une épidémie de peste qui ravage le continent. Ils se désignent eux-mêmes comme Roumis, « Romains », nom également employé par le monde musulman, et vont faire perdurer les traditions de l'empire jusqu'à l'époque médiévale. Vous voilà maintenant familier avec un sentiment qui me traverse régulièrement, celui de devoir conjuguer deux réalités, deux vérités. La française et la turque. Et le mariage des deux me fait dire qu'à Istanbul, vous lirez dans la ville bien plus qu'un monde turc. Partout autour de vous sont écrites des pages de l'histoire du monde grec, du monde romain, du monde byzantin, du monde ottoman, des commerçants vénitiens et génois, et de celle de la tout juste centenaire république de Turquie. Il n'y a plus qu'à ouvrir les yeux.

Depuis quelques années, la mélodie d'Istanbul se fait entendre plus fortement, les voyageurs s'y envoient volontiers et on me demande souvent conseil. De préférence par SMS. Vous comprenez, personne n'a le temps. Excusez-moi ma franchise, elle est très turque pour le coup : « Allez vous faire voir. » Je veux bien parler d'Istanbul, mais par message, c'est cracher sur la ville et m'éclabousser au passage. Aux gens sages, je leur propose de passer à la maison, d'aller dîner, au pire de se téléphoner, et là, je raconte par petites histoires, par souvenirs, pour donner du contexte, du sens, de la chair, de la vie. À quoi bon se promener à Topkapı sans comprendre l'importance de son emplacement, sans connaître les bribes de l'histoire ottomane, et sans entendre comment je l'ai

moi-même visité pour s'en inspirer ? Comme le disait mon grand-père, « c'est se jeter dans le feu de la vie comme du bois mort ». Si vous préférez le silence et fuir la conversation, oubliez Istanbul et la Turquie de

☞ **Si vous préférez  
le silence et fuir  
la conversation,  
oubliez Istanbul** ☞

manière générale, vous êtes fait pour Moscou, Oslo ou Reykjavik. La conversation est un art littéraire en Turquie, peut-être le plus sophistiqué, le plus délicieux. Vous êtes prévenu, c'est un pays de bavards.

Considérez donc que vous êtes chez moi, sur le canapé, avec une tasse de thé, une bière, à m'écouter vous raconter cette ville que j'ai dans la peau. J'en ai hérité de mes parents, mon père y a grandi, ma mère y est arrivée à 17 ans, forcément, ils m'en ont transmis son esprit et ses histoires. Elle est donc quelque part en moi, je la cherche, je lui ai couru après tous les étés et certains hivers de mes 13 à mes 30 ans, et j'y ai vécu l'année de mes 22 ans. À chaque fois, j'en ai croqué un secret. Il m'est arrivé de fondre pour elle, de ne jurer que par elle, de tout plaquer pour elle, il m'est arrivé de la détester, et quoi qu'il se soit passé, Istanbul possède à mes yeux un statut à part. Elle porte en elle un éternel, une vie fouguese. Une fougue qui danse en moi et que je peine à saisir. Peut-être que ce texte m'y aidera.

Ne vous inquiétez pas, je vous promets de faire à la turque, ou plutôt à la méditerranéenne. D'être loquace, mais pas ennuyeux. De vous balader de

gauche à droite, de vous abreuver de tasses de thé, de *simits*<sup>5</sup>, de mezzés et de lâcher autant de petits « Orrhh » qu'il en faudra. Bienvenue dans ce voyage.

---

5. « Simits » : une viennoiserie en forme d'anneau et saupoudrée de graines de sésame, très populaire en Turquie. On en trouve dans la plupart des épiceries, dans les fours à pain et surtout, elle est vendue par des marchands dans la rue.



# Cinq itinéraires

*Scannez le QR code à chaque fin d'itinéraire et retrouvez la carte sur votre téléphone*

**1• Dernier bout d'Europe : de Taksim à Galata**  
– d'une heure trente à une journée si vous flânez



Si vous ratez Taksim, vous ratez Istanbul. C'est la place centrale de la ville, son cœur, en quelque sorte son Times Square, avec son monument de la République où sont représentés Atatürk et ses lieutenants, mais également à l'arrière-plan des personnalités soviétiques qui ont aidé la Turquie lors de la guerre d'indépendance. Ensuite, plongez dans Istiklal, l'avenue de l'Indépendance. Elle démarre par le consulat de France, l'État-nation miroir et modèle de la Turquie, puis des milliers de boutiques, passages, cafés, immeubles historiques, églises chrétiennes, mosquées, bars et son lycée Galatasaray qui en marque le milieu. Derrière le lycée vous trouverez l'ancienne rue française, devenue rue algérienne, suite à un conflit diplomatique. Elle est l'une des entrées vers le quartier francophile de Cihangir si charmant. N'hésitez pas à flâner dans les rues derrière le musée de l'Innocence (Masumiyet Müzesi) d'Orhan Pamuk, que je vous recommande de visiter. C'est également le titre de l'un de ses romans les plus connus, et le musée est en quelque sorte la vie des objets du roman, mais je n'en dis pas plus : l'expérience est unique au monde. Cihangir peut aussi être l'objet d'une autre balade, en matinée ou en fin de journée. De l'autre côté, c'est Nevizade et Asmalı Mescit, où vous pourrez vous rendre un soir pour dîner et surtout pour faire la fête.

De retour sur Istiklal, continuez à descendre vers la Corne d'Or, la tour de Galata, debout depuis sept siècles, vous demandera de faire une halte. Profitez-en pour prendre un bon café turc, avant une dernière étape vers le Pera Palace où Agatha Christie a écrit